

Title	Histoires françaises de Nagai Kafû «Des feuilles mortes des marronniers» (3)
Sub Title	永井荷風「椽の落葉」(3) (『ふらんす物語』) (フランス語訳) Histoires françaises de Nagai Kafû «Des feuilles mortes des marronniers» (3) (traduction)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2023
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.76 (2023. 3) ,p.33- 43
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	<a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20230331-0033">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20230331-0033</a>

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction<sup>1)</sup>

## *Histoires françaises* de Nagai Kafû « Des feuilles mortes des marronniers » (3)

YAMAMOTO Takeo

L'édition originale des *Histoires françaises* de Nagai Kafû, qui fut censurée en 1909 pour être rééditée seulement en 1968, comprend trois parties : contes et théâtre, poèmes en prose et critiques musicales. « Des feuilles mortes des marronniers » est un recueil de poèmes en prose : une préface et huit morceaux : « Visites de cimetières », « Café », « Après-midi », « *La Femme nue* », « Amoureux », « Danses nocturnes », « Goût délicieux », « Une danseuse ». Ces trois derniers couronnent, cette fois-ci, la traduction de ce recueil en feuilletton. « Danses nocturnes » traite d'un bal montmartrois tumultueux, « Goût délicieux » raconte une dîner d'un couple d'amoureux, et « Une danseuse » concerne une première danseuse de l'Opéra de Lyon. Les scènes de « Des feuilles mortes des marronniers » se situent à Paris, à Lyon et dans des lieux inconnus. À Paris : « Visites de cimetières » au cimetière du Père Lachaise, dans celui de Montparnasse et dans celui de Montmartre, « *La Femme nue* » au Théâtre de la Renaissance, « Amoureux » dans un café au Quartier latin, « Danses nocturnes » dans un bal à Montmartre. À Lyon : « Café » au bord de la Saône dans la banlieue lyonnaise, « Une danseuse » à l'Opéra de Lyon. Et on ne sait où « Après-midi » et « Goût déli-

---

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 288–298.

cieux », deux morceaux parlant d'un couple d'amoureux, se situent. Là-dessus, Kafû décrit Paris et Lyon avec un regard à la fois poétique et touristique, tandis qu'il rend plus poétiques les scènes de couple d'amoureux sans indiquer où ils sont. En fin de compte, il est étonnant que Kafû ait réalisé ces huit magnifiques poèmes en prose malgré son séjour en France de dix mois environ, qui n'est pas trop long : son regard sur la vie en France mûrit grâce à sa lecture de la littérature française dans son séjour aux États-Unis d'à peu près deux ans et dix mois.

## **Danses nocturnes**

Le Bal Tabarin est un des endroits qu'il faut nécessairement visiter, une fois entrés dans Paris, à ceux qui aiment les plaisirs nocturnes. C'est un bal public qui se trouve à Montmartre, fourni de tous les outils pour les plaisirs de la chair. Spécialement le samedi, au signal de la cloche à minuit, il y a même des attractions où des dizaines de belles femmes, portant un maillot, tirent, dans son grand intérieur, une voiture ornée de fleurs, c'est ce qu'on m'avait dit, et moi aussi, j'y suis allé.

L'autobus, où je suis monté, en entendant l'eau de la fontaine résonner tristement, derrière l'Odéon sous le bois nocturne du jardin du Luxembourg, traverse la Seine calme. Après qu'on est sorti de la porte de pierre du Louvre sombre, les lumières de Paris bouleversent soudainement l'esprit humain.

Dans la galerie autour du Théâtre français se bousculent les gens qui en sont sortis. Il y a toujours un embouteillage dans la rue Richelieu sous les yeux attentifs de la statue de pierre de Molière. Les boulevards sont au milieu d'une affluence nocturne ! Après avoir passé devant le bâtiment dont le mur de pierre indique qu'Eugène Scribe, un grand auteur dramatique, y mourut, la voiture va dans la rue sombre et étroite d'un faubourg, et j'en suis descendu.

Cette rue sombre et étroite est une pente qui monte la butte Montmartre, mon but. Pour quelle raison y a-t-il cette sorte de quartier pauvre devant l'entrée d'un monde de plaisirs, dans n'importe quel pays ?

Les lumières du monde de plaisirs au bout de la pente courent et viennent pour éclairer bizarrement les profils des hommes et des femmes qui se dépêchent vers là-bas. Combien l'émotion des gens, qui entendent, depuis cette ruelle obscure et embrumée, la musique et les voix humaines lointaines s'échapper vaguement, est plus profonde que celle de ces gens qui s'en approchent plus tard et entrent dans les lumières pour s'y perdre ?

Au bout de la pente se trouve le Bal Tabarin qui porte son nom illuminé, encore plus clair même dans les lumières, de sorte que les débutants s'en aperçoivent. On y entre en payant les droits d'entrée à une haute porte. Juste après y être entré, les couleurs, débordantes et remuantes, des habits des femmes, sous les éclairages brillants, nous éblouissent. Les gens peu habitués ne doivent pas supporter cet endroit même pour 15 minutes, à cause de l'oppression de l'atmosphère lourde et du tumulte de la musique et des rires. Même si on le supporte, on doit croire que tout ce qu'on voit est comme une illusion créée par une certaine existence.

La voûte haute comprend des vitraux. Des dizaines de musiciens, rangés, exécutent des morceaux sur un haut en saillie auquel mènent les escaliers somptueux de droite et de gauche. À partir de ce lieu commencent le gradin sur l'orchestre et celui au premier étage lesquels entourent la piste de danse. Depuis les balustrades, enveloppées de velours, des serpentins comme des fils pendent, ce qui évoque la pluie et des cascades. C'est parce qu'il est d'usage, parmi le public au premier étage, de les lancer, à qui mieux mieux, et fièrement pour applaudir la foule des danseuses.

Quand j'y entre, on est juste au milieu d'attractions. Une vingtaine ou une trentaine de femmes, deux par deux, habillées en sirène, laquelle s'amuse au fond de l'eau, mènent çà et là, avec des cordes, deux grands bateaux de plaisance couvert, de papier, pour représenter des soirées illustres de carnaval de Venise, la cité des eaux en Italie. Sur le bateau, une femme, sous le déguisement de Vénus, nue, déesse de plaisirs, ayant une étoile sur son front sous les cheveux noirs, et ne portant qu'un maillot, s'expose, merveilleusement sur un lit de fleurs artificielles, au regard des autres. À côté d'elle, une femme, portant des habits de velours brodés de fils d'or, jouant le rôle d'un prince libertin comme une fleur, est accompagnée de nombreuses femmes, celles-ci, costumées en soldat.

Contre les bords du bateau, d'innombrables batelières chantent en

chœur une barcarolle, avec un large sourire, en montrant leurs bras, seins, jambes tout blancs, qui débordent leur jupe et leur vêtement courts.

Des milliers de serpentins lancés, avec un tonnerre d'applaudissements, depuis tous les côtés des gradins, vers le bateau, sont comme des feux d'artifice qui éclatent dans le ciel nocturne d'été.

Toutes les lampes dans la salle se sont brusquement éteintes. Seulement les lumières bleues et rouges des lanternes, suspendues sous l'avant-toit du bateau de plaisance couvert, éclairent très vaguement l'apparence de la déesse qui s'allonge. Les manches du vêtement léger des sirènes, qui tirent le bateau, s'agitent comme une vraie vague. Les chants des batelières deviennent particulièrement forts.

Des milliers de spectateurs sont comme des fous. Bravo ! On cogne sur les tables et les chaises, ce qui semble détruire le bâtiment à grand fracas. Le bateau, tiré, va sortir de la salle, quand les lampes s'allument soudainement pour terminer un rêve du monde diabolique. Les hommes et les femmes, qui se faisaient des mamours débraillés, en profitant de l'obscurité, à la balustrade des gradins et aux coins des tables, s'étonnent simultanément tout en poussant des cris. En plus, on ne cesse de l'acclamer quelque temps.

Quatre ou cinq hommes, qui tiennent un balai, apparaissent en courant, balaient les serpentins tombés, purifient le plancher de la salle, et s'en vont. Le silence domine, un moment, de tous côtés, comme si on était fatigué. Ça et là, les garçons apportent du vin aux tables où l'on commande quelque chose à boire. Les lettres de panneau lumineux POLKA apparaissent entre les reliefs en arabesque de la balustrade du balcon en saillie des musiciens.

La salle commence à s'animer tout d'un coup. Aussitôt que la musique se met à retentir, surtout comme si elle bondissait, à cause du son des flûtes et des violons, de nombreux couples sont à l'essor, comme des oiseaux, depuis les gradins des quatre côtés et à partir des tables de toute la salle, marchent et dansent comme dans un kaléidoscope, en se mêlant confusé-

ment, ce qui fait trouver qu'une si grande salle est petite. Les motifs riches en coloris, du bas des robes, sont agités en même temps, quand les femmes balancent, comiquement, les hanches à droite et à gauche sur un air.

Depuis l'ombre de l'escalier qui mène au balcon des musiciens, quatorze ou quinze femmes, en groupe, apparaissent en courant deux par deux. Probablement tout en s'apercevant des hourras, des bravos, de tous côtés, les couples, qui dansent comme des fous, ne cessent leur acte mais se séparent à droite et à gauche pour leur laisser le passage, le groupe des femmes portent, toutes, des habits légers mauves. On dit qu'elles sont des danseuses engagées pour le bal. En effet, elles dansent bien. Elles trépigment d'une façon indiciblement jolie, et en plus, quelquefois, avec un sourire, elles n'hésitent pas à montrer, par plaisanterie, la chaire au-dessus du genou, entre le bas agité de leur jupe et la chaussette particulièrement basse. Des serpentins de cinq couleurs enveloppent, en un instant, leur chapeau.

La déesse de plaisirs, qui était montée auparavant dans le bateau de plaisance couvert de Venise, se trouvait à la tête des autres, les sirènes, les batelières, les princes en foule, ils se mêlent, chacune à sa guise, aux spectateurs, s'installant à leur table pour parler et flirter avec eux. Une femme déguisée en soldat vient à côté de moi.

Les habits de velours, collants, même sans un pli, enveloppent son corps débordant, ainsi je vois ses cuisses, avancées, qui sont particulièrement grosses, quand elle s'assied sur une chaise. Je commande du vin à sa demande, elle veut également prendre ce vin, parce que ses vêtements de cette sorte, sans *bouche d'aération*, sont douloureux. Deux sirènes s'approchent de ma table, comme si elles nageaient, en disant qu'elles sont en nage, pour éventer leur poitrine sous leurs vêtements de dessous, avec un éventail. Mon odorat devient parfaitement sensible.

Je porte un toast, entouré par ces femmes bizarrement habillées que je peux voir seulement sur la scène, ce qui suscite un sentiment intéressant que

je n'ai jamais connu. Avec le son grondant du concert, les cris des hommes et des femmes, qui font la fête, créent des rythmes comme des vagues, et chaque rythme semble nous pousser à nous plonger dans la mer de débauche, tout en anéantissant notre jugement moral.

On sait déjà qu'il est stupide de s'enivrer et de flirter avec des femmes. Mais, si ces stupidités sont à leur comble, elles enfantent un mystère incompréhensible. Il m'est vraiment difficile de comprendre pourquoi un tel goût pour la débauche existe dans le sang humain.

Enivré, je sors du bal, la nuit printanière s'est déjà terminée. Le pâle petit jour du matin, extrêmement mélancolique, flotte au-dessus de la pente étroite. Les lumières, fatiguées, scintillent. Ayant passé la nuit en dansant, des femmes, portant négligemment une coiffure, les cheveux dépeignés, marchent d'un pas lourd, comme si elles avaient été violées au bord du chemin. À l'ombre d'une maison obscure, une femme, qui n'a pu obtenir sa proie d'une nuit, cherche à tirer des passants par la manche, avec une pauvre voix. Un vent frais bat mon visage.

Mon cœur est triste. Il est triste sans cause. D'ailleurs, mon regard garde les couleurs des lumières et des habits, et la forme des chaires enveloppées de maillots, sur lesquelles il s'est posé. Ah ! Je sais que le vrai goût de la débauche naît d'une pudeur profonde.

### **Goût délicieux**

Le panier de roses est posé sur une table plus blanche que la neige. La lumière, plus claire que le jour du mois de mai, l'éclaire. Elle et moi, nous sommes assis face à face.

On verse du vin dans des verres. Le vin, qui reflète les lumières, brille comme un rubis. Elle et moi, nous en buvons.

Il y a des couverts fourbis, grands et petits : cuillers, petites cuillers, fourchettes, couteaux. Leur surface, qui est plus claire que le miroir, reflètent



les lumières. Elle et moi, nous en prenons quelques-uns.

La vapeur de la soupe, parfumée et chaude, nous frotte le menton.

Les poissons frits, garnis de salade, évoquent quelques oliviers entre des parois rocheuses, exposées au soleil et sèches, en Italie du sud, dit-elle en riant, et moi, par plaisanterie, je me force à comparer l'escalope de veau, sur laquelle des champignons, des pois verts et des carottes coupées en dés, cuits, sont mis, aux marchands ambulants, qui portent leurs marchandises aux couleurs variées et qui en ventent quelques-unes à la demande, dans une montagne dénudée, espagnole.

Nous tenons, tous les deux, chaque cuisse de la caille à l'étuvée, l'arrachons et nous demandons, avec ardeur, laquelle est plus charnue.

Comme la salade verte est belle !

Que l'orange de Naples est parfumée !

Les lèvres sont-elles chaudes, après avoir sucé de la glace !

Le menu est fini ?

Non !

Non, nous allons, tous les deux, goûter mutuellement nos lèvres brûlantes !

## Une danseuse

Oh, Rosa Triani !

Rosa Triani, la première danseuse de l'Opéra de Lyon.

Lorsque j'ai lu ton nom, qui figure, comme première danseuse, sur le prospectus, oh, Rosa Triani ! Je me demande si tu es une danseuse, qui est venue d'Italie, chaude. À juger par ton visage ovale et potelé, il apparaît clairement à tous que tu es une danseuse française. Je crois que les françaises de cette profession aimeraient mieux porter un nom de théâtre à l'italienne. L'orthographe italienne est vraiment agréable à entendre. Oh, Rosa Triani !

En effet, je t'ai vu pour la première fois, avant que tu ne te produises sur

la scène de l'Opéra municipal de Lyon, cet automne-là. Cette année-là, la première exécution, *La Walkyrie* de Wagner, et la seconde nuit, *Faust* de Gounod, étaient annoncées, devant des ponts sur le Rhône. C'était la première fois que j'entendrais une représentation à l'Opéra de Lyon, moi qui voulais la comparer à celle à l'Opéra de Paris, je cherchais à me procurer une bonne place plus tôt que les autres pour m'avancer vers le guichet tout en passant dans la galerie du théâtre, dont les colonnes sont grosses, et qui s'étend comme des librairies, des drogueries, divers magasins, quand je t'ai vu pour la première fois. Oh, Rosa Triani !

Tu avais alors des vêtements ordinaires, très voyants, à carreaux sur fond de couleur légère, en portant une coiffure, qui n'est pas très grande, sur le derrière de la tête. Parmi des gens pressés au soir, qui vont tout en se pressant dans la galerie étroite, comme les raies verticales de tes vêtements m'ont attiré ! Tu parlais avec une vieille dame devant une boutique de cartes postales d'amour. Je m'approche de toi pour considérer ton visage. Oh, Rosa Triani !

Maquillé de rouge à joues et de rouge à lèvres, ton visage est terriblement joli ! Pourquoi je le trouve terriblement joli ? Parce que cet art du maquillage est inimaginable pour les femmes mariées et les jeunes filles qui n'en savent rien. Comment dire, moi, j'ai imaginé que je pourrais prendre un verre de bon vin avec toi avant ce soir-là, si je dépensais quelque argent. Ma rêverie m'a fait rapidement passer mon regard désireux sur les lignes splendides de ton corps enveloppé de vêtements. Des épaules aux reins, on ne peut trouver un corps si honorable chez une femme de mauvaise vie qui a trop faim pour mordre à l'appât, que je suis heureux, moi ! À pas de loup, je t'ai suivie, toi qui t'en allais, pour obtenir le droit de te faire la cour plus tôt que les autres. Après avoir quitté la galerie du théâtre, elle a disparu à l'entrée des artistes, étroite et sombre. Là, il y avait une charrette chargée de décors figurés. Oh, Rosa Triani !

J'ai su alors, pour la première fois, que tu étais une artiste du spectacle de France. Je me suis attristé de mon vain espoir, irréalisable. Pendant la soirée de *La Walkyrie*, où il n'y a pas de ballet, (à cause de l'obstination de Wagner), malheureusement sans toi, je regarde, l'une à l'une, les soldates, qui sont plus nombreuses que les sopranos. Enfin, je te retrouve seulement dans la soirée de *Faust*. Dans l'acte IV, la scène éblouissante des lieux de plaisirs, dans une grotte démoniaque de séduction, apparaît avec le son charmant d'un morceau de musique, quand tu prends, debout, sous une lumière claire, la tête du cortège de nombreuses femmes séductrices assises, dont quelques-unes se couchent. Tu portes un maillot de la même couleur que la chair, enveloppé d'un tissu transparent, comme la brume, je me demande à peu près jusqu'où tes bras et tes cuisses, une soie naturelle qu'un seul visiteur de ton boudoir pourrait vraiment toucher, sont dénudés, et à peu près jusqu'où est la chair artificielle qu'une vieille femme doit enlever chaque nuit dans ta loge, en aspirant inutilement ton parfum. Tel est le trouble de ma vue. Telle est ma passion pour ta chair. Oh, Rosa Triani !

Je n'ai donc plus pu entendre une mesure à apprécier, dans un opéra comprenant des scènes de ballet où tu dances. Au fur et à mesure qu'avance la musique de ballet dont le rythme évoque le vent printanier agitant la mèche rebelle et qui excite un comble des sens délicats, tu cours, sur la pointe des pieds, sur la scène comme un oiseau, et tu lèves ta jambe, à chaque grand moment de la musique, tout en donnant un coup de pied au bas de ta jupe, faisant un abat-jour des mains sous lequel tu nous fais voir tes aisselles. Tantôt tu te tords les reins en l'air comme si tu te couchais sur le lit de nuage, tantôt tu te baisses sur le sol pour montrer une beauté inexprimable des lignes courbées de tes reins assis, comme une statue de Vénus nue. Ah, quand cette forme sensuelle de ton corps pourra-t-elle s'effacer dans mon âme ? Si elle peut disparaître un jour, ce ne sera qu'un soir où je t'entraîne derrière le rideau de mon alcôve, ce qui me permet de toucher familièrement

ta chaire avec mes mains et mes lèvres. Le désir accompli devra épouvantablement détruire n'importe quel rêve fort. Je suis pauvre, je suis donc très heureux. Oh, Rosa Triani.

Je t'aime. Les bras de Rosa. La poitrine de Rosa. Les cuisses de Rosa. Les épaules de Rosa. Oh, Rosa. Triani. La première danseuse de l'Opéra de Lyon, Rosa Triani.